



## « Littérature » offshore : écrire en haine de soi et du goût

Abdoulaye SYLLA

Université de Cocody/Abidjan

Depuis plus d'une décennie, la littérature africaine est en vogue en Occident. D'année en année, le nombre des œuvres du continent noir qui sont des succès de librairie va croissant. De même que celui de leurs auteurs qui glanent de prestigieux prix littéraires. Et 2006 fut un grand cru ! Du regretté A. Kourouma à A. Mabanckou en passant par A. Waberi et Bélyala, les écrivains africains sont désormais des vedettes des festivals littéraires et autres foires du livre se tenant aux quatre coins du monde. Pendant ce temps, ces auteurs, qui manifestent (à quarante) pour l'avènement d'une littérature-monde en français –on se demande bien pourquoi ? et pourquoi pas en chinois ?-, sont quasi inconnus du public africain (leur(?) public) et leurs œuvres, seulement lues par quelques universitaires et leurs étudiants.

Justement, dans ce microcosme cultivant le psittacisme comme un mode d'être, féru de mérycismes, qu'est l'université africaine, un débat fait rage, par revues et colloques interposés, au sujet du statut et du regard à porter sur ces OTNI (Objets Textuels Non-Identifiés) que sont la production de la « nouvelle génération d'écrivains africains ». Quelle contribution apporte la présente étude dans cette controverse ? Deux choses en une : s'assurer du fait, sa nature, ses limites et le dire à l'aune de la littérature. Que sont ces OTNI ? Qui sont ceux qui les écrivent ? Pour qui ? Et comment les lire au fil de leur arrivage régulier et soutenu ?

Sans aller plus avant dans cette analyse, deux choses doivent être établies : si l'existence d'une « nouvelle génération d'écrivains africains » ne peut être mise en doute, il est tout aussi indéniable que ceux dont il s'agit ici ne sont qu'un courant de la littérature africaine de l'extrême contemporain. D'autres météores traversent l'espace littéraire africain. Une périodisation s'imposant, l'année 1994 est une borne assez franche. Le génocide rwandais, séisme politique autant que culturel, est un socle à partir duquel il est possible de construire, en ce qu'il empoigne chaque Africain et l'oblige à se dire. A partir de cette trace sur la plage de l'histoire et revenant aux fondamentaux du fait littéraire, trois interrogations ponctueront cette étude. L'écrivain, l'œuvre et le public.



## **I/ Qui sont les écrivains offshores ?**

Si l'œuvre d'art est un coin de la nature vu à travers un tempérament, quels tempéraments arpentent cette « nouvelle génération » ? On peut répondre de façon abrupte, des tempéraments des plus troubles. Le groupe d'écrivains qu'on désigne sous ce vocable se distingue par un certain nombre de constantes.

### **-Le déracinement**

Volontaire ou imposé, le déracinement est au cœur de l'expérience des auteurs de la « nouvelle génération d'écrivains africains ». Exil ou émigration, tous ont dû partir un jour. Les histoires sont certes différentes, mais la trame est identique. L'Afrique leur est un véritable *locus terribilis* qu'il fallait quitter.

T. Monénembo fuit l'univers carcéral de la Guinée sous Sékou Touré. La Côte d'Ivoire où il séjourne quelques temps ne l'agrée pas non plus. En fait, au-delà de la dictature, c'est l'espace africain, au sens géocritique, qui lui est dysphorique. Ainsi, il désapprouve le choix de W. Sassine de revenir en Guinée. Lui-même décline l'invitation au colloque de Kigali où *L'Aîné des orphelins* devait le conduire « car [il] ne voulait pas subir les cérémonies officielles ou les protocoles indispensables à ce genres de manifestations<sup>1</sup> ».

Leonora Miano est allée poursuivre des études supérieures –avec une bourse de l'Etat camerounais–, à Paris et s'y est enlisée. Il lui faut 14 années pour retrouver, le temps d'une rose, le pays de ses ancêtres.

D'autres sont nés hors du continent noir. Luc Bassong est fils d'émigrés. Revenu vivre et travailler en Afrique, la greffe ne prend pas. Aux dernières nouvelles, il partage son temps entre Paris et Londres.

Pour tous ces auteurs, le pays natal, le continent d'origine, n'est plus un lieu d'enracinement – s'il ne l'a jamais été– mais un non-lieu. Pareils à des plantes en pot, ils nomadisent à la surface du globe.

### **-La conscience malheureuse**

L'Histoire, voici la nasse où tournent en rond, s'agitent, se débattent et s'épuisent ces écrivains. Béyala et ses compères n'arrivent pas à solder les comptes de l'Histoire. Ils se

---

<sup>1</sup> Entretien enregistré à Caen, le 17 juin 1998 avec Eloïse Brézault. Cité par Noémie Auzas in Tierno Monénembo, *une écriture de l'instable*, L'Harmattan, Paris, 2004, p. 13.



voient tels les éternels vaincus. Perdants ontologiques sous la clameur des ricanements. On les prendrait pratiquement en flagrant délit de s'excuser de vivre. Un rapide survol de quelques titres de leurs productions étale cette honte de soi : *Les petits-fils nègres de Vercingétorix*, *Le Pays sans ombre*, *Je suis noir mais je n'aime pas le manioc*, *Ma sale peau noire*, *Comment immigrer en France en 20 leçons*, *Les nègres n'iront jamais au paradis...* Le contraste est saisissant avec l'œuvre d'Aminata Sow Fall, *Douceurs du bercail*. Inaccessible, le geste superbe d'orgueil de Césaire assumant « ceux qui n'ont inventé ni la boussole<sup>2</sup> ni la poudre ». Ce qu'ils retiennent dans leur histoire, ce sont les épisodes où ils ont mordu la poussière, dont ils feront un foyer nauséabond de dévalorisation de soi et d'anathémisation de la Race. Aucun d'entre eux n'a connaissance des exploits du pharaon Sen-Ousret, le légendaire Sésostris. Maître du monde, plus de mille ans avant Alexandre le Grand ! Ignorées les victoires de Yussuf Tachfing, fondateur de Marrakech et dominateur de l'Espagne au 8<sup>e</sup> siècle. Méconnue la Charte du Mandé, dans laquelle Soundjata Kéita abolit, en 1235, l'esclavage « au Mandé et dans les 12 régions du monde ». Les acquis de l'Ecole historiographique fondée par Cheikh Anta Diop sont, au mieux, regarder avec dédain, au pire, combattu comme impostures de nègres frustrés.

« Le Champ des merles » ne fut pas une victoire de la nation serbe, cependant il est l'un des lieux de mémoire les plus vivants de la conscience de ce peuple. Ici, triomphe l'aspiration centrifuge vers l'Autre, rebaptisé le grand Pan. Par les ruses de la raison. Cette prétendue quête de l'universalité (dont la voie serait l'immersion d'*ego* dans *alter*) n'est qu'une tentative de compensation d'un moi aliéné, humilié. D'ailleurs, l'universel pour ces auteurs se résume toujours à un tête-à-tête entre eux et l'Occident (leurs modèles). Jamais ne sont conviés à ces retrouvailles pan-humaines des Hmong, des Guaranis, des Papous, des Aïnous et autres Inuits.

### **-Le refus de son identité**

Déracinée, percluse de honte, ignorante de soi, la « nouvelle génération d'écrivains africains » conteste qu'on veuille l'assigner à résidence dans le ghetto de ... sa culture. Mais, c'est que celle-ci est précisément inapte à dire la modernité, pardon la postmodernité. Comment espérer devenir Renaudot, voire Goncourt –des lycéens, on s'en contentera– (dés)armé de sa seule mémoire mandingue ? Quand bien même elle serait autrement plus longue que la gauloise...

---

<sup>2</sup> On sait aujourd'hui que l'orientation, sur les points cardinaux, des monuments de l'Egypte antique (ex. la pyramide de Khoufouï) est plus précise que celle des bâtiments modernes.



A l'ère du Marché mondial enfin réalisé, les petits-fils nègres de Vercingétorix ne comprennent pas qu'on puisse contester leur droit à remplir, comme ils l'entendent, leur caddie identitaire. Quoi ?! le tout-monde, enfin advenu, leur serait interdit ? Devraient-ils se retenir de « jouir du patrimoine des autres<sup>3</sup> » ? Pourtant, Africains, ils le sont si peu... « Pour moi, la littérature africaine n'existe pas. (...) Ce n'est pas parce que j'ai passé mes meilleures moments en Afrique que je fais de la littérature africaine<sup>4</sup> » dixit Miano. Ailleurs on a dit qu'ils n'étaient qu'« accessoirement nègre<sup>5</sup> ». Eux-mêmes se targue d'« user sans complexe du double passeport, [de] jouer sur deux, trois, ou quatre tableaux<sup>6</sup> ». Mais avant que de « jouir du patrimoine d'autrui », n'est-il pas plus judicieux d'avoir fait l'inventaire du sien propre et d'en user en primauté ?

Celle-ci dit, malgré un patronyme qui sent bon la *terranga*, qu'elle n'est pas sénégalaise. On ne sait s'il faut en rire ou en pleurer. Mais, il faut comprendre, être « né là-bas » et tenant de chaque nuance ne rend pas aisé le choix. Sans doute est-ce à l'exemple de cestuy-là qui assure qu'il est bel et bien haïtien, qu'il est effectivement écrivain, mais qu'il n'est point... un écrivain haïtien ! Entre casuistique et perte de sens. Dans le labyrinthe de l'identité...

Pourquoi un écrivain, c'est-à-dire un intellectuel, africain et noir peut-il signer un Manifeste qui « décrète la suppression des contraintes idéologiques et, parmi celles-ci, l'allégeance à la Nation ou la race » ? Oui, on lit bien : l'allégeance à sa race est une contrainte idéologique. Malheureusement pour ces auteurs nègres, leur communauté d'identité avec le dernier des nègres n'est pas du domaine du choix. Ils sont assignés à vie dans la noirceur de leur épiderme (sale ou non). A moins que l'on ne décide de franchir la barrière...

En outre, le geste devient hautement problématique quand le manifeste est publié dans cette feuille où officie Stephen Smith, dans cette France de Brice Hortefeux. Il est clair que la « nouvelle génération d'écrivains africains » ne se sent aucune communauté de destin avec les calomniés de *Négrologie*<sup>7</sup> et les reconduits à la frontière.

Comme on le voit la « nouvelle génération d'écrivains africains » est toute tournée vers le large. Aussi bien géographiquement que psychologiquement. S'il est dit qu'il n'y a plus de

---

<sup>3</sup>N. Canclini, « Gourmets intellectuels : jouir du patrimoine des autres » in *Esthétique et recyclage culturel*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 2004, pp. 33-44.

<sup>4</sup> Interview avec Birgit Pape-Thoma le 29 décembre 2006 sur *Afrik.com*.

<sup>5</sup> A. Waberi, « Les enfants de la postcolonie, esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophone d'Afrique noire », *Notre Librairie*, N° 135, Sept.-Déc. 1998, p. 11.

<sup>6</sup> Ibidem.

<sup>7</sup> S. Smith, *Négrologie*, Calmann-Lévy, Paris, 2003.



centre<sup>8</sup>, il est quand même préférable d'être près des centres –décidément– de décisions, fussent-elles seulement éditoriales.

## II/ Que sont les œuvres offshores ?

Il fut un temps où la littérature s'appelait aussi les Belles-lettres. Il paraît que cela n'est plus de saison, puérile nostalgie d'amateur de conte de fées. Le temps -et l'Art- est à la Mocherie. La vulgarité a acquis ses lettres de noblesse. C'est le règne du dégueulasse...

### -L'écriture par pertes et profits

Il y a paraît-il un compte à régler au français, cette langue anciennement impérialiste, néocoloniale et arrogamment hégémonique. Ce qui expliquerait le quasi *nouchi*<sup>9</sup> qui se donne à déchiffrer dans les textes de la nouvelle génération ; l'aune étant *Les Soleils des indépendances*. A moins que la « langue désarticulée et foisonnante de néologismes provocateurs<sup>10</sup> » ne soit le résultat d'un travail philologique ou de grammaire expérimentale ? Ou un avatar de l'*Oralité* enfin restaurée dans sa dignité littéraire ? Qu'on « pérennis[e] le sarcasme, l'humour ou l'injure, parfois dans le prosaïsme le plus plat du langage parlé, à l'instar de Daniel Biyaoula dans *Agonies*<sup>11</sup> » montre les limites d'une telle démarche.

« L'histoire des intellectuels colonisés est au fond l'histoire d'un choix toujours posé entre la voie de Caliban et celle d'Ariel, entre la collaboration et l'insurrection. (...) Choissant Ariel contre Caliban, ceux-ci choisissent du même coup le colonialisme et le capital à travers la francophonie.<sup>12</sup> »

---

<sup>8</sup> Ce n'est pas l'avis de James Helms, sénateur américain : « Nous sommes au centre et entendons y rester (...). Les Etats-Unis doivent diriger le monde en portant le flambeau moral, politique et militaire du droit et de la force... » Cité par J. Ziegler, *Les nouveaux maîtres du monde*, Fayard, Paris, 2002, p. 44. Et Manifeste ou pas, pour la langue et la littérature françaises, le centre est et sera toujours Paris.

<sup>9</sup> Pidgin ivoirien parlé dans les centres urbains.

<sup>10</sup> P. S. Diop, "Littérature francophone subsaharienne : une nouvelle génération ?", *Notre Librairie*, N° 146, Oct.-Déc. 2001, p. 14.

<sup>11</sup> Idem, p. 17.

<sup>12</sup> L. J. Calvet, *Linguistique et colonialisme*, PBP, Paris, 1974, p. 206.



Pour signer l'acte de décès de la francophonie, il n'y a pas à tripatouiller le français mais à lui donner congé, tout simplement. *Dans un cas lutte de libération linguistique, dans l'autre cas prolongation d'une oppression linguistique*<sup>13</sup>.

L'œuvre littéraire est avant tout une œuvre d'art, c'est-à-dire aspiration à la beauté. En d'autres temps, il aurait été dit que le texte de Biyaoula est mal écrit. Ou bien on l'aurait reversé au domaine de la littérature de colportage, comme bien d'autres de ce courant. Quelqu'un a dit que cela sentait l'artifice, cette position n'a pas eu l'heur de plaire. Se trouvera-t-il un pédagogue pour donner ces textes à étudier à l'école primaire ou au secondaire, sinon que comme contre-modèle à éviter absolument ?

« Quand des gens tendance ethnique, musulmans pour la plupart, viennent envahir vos églises pour péter dedans, chier dedans, baiser dedans, alors que vous êtes chez vous, il n'y a rien à dire, ils ont une idée derrière la tête. Alors, au nom de la loi, on les déloge de là et les gens crient droit de l'homme. Et le droit de la République, vous le mettez où, vous ? (...) Et puis, ils n'ont qu'à aller au Rwanda se cacher dans une église et ils nous diront si l'église est une cachette sûre. Ils n'ont qu'à aller envahir une mosquée en Algérie pour y foutre du bordel et on verra si les gens sont plus humains ailleurs.<sup>14</sup> »

A elle seule, la banalisation de l'horreur rwandaise disqualifie cet ouvrage comme un travail réfléchi et son auteur comme une personne à prendre au sérieux. Dans cette même France, pour d'autres génocides, il se serait expliqué devant les tribunaux.

L'autre liberté qui est prise avec le souci de l'écriture est la lisibilité de l'œuvre. Le brouillage de l'histoire, l'étiologie des intrigues, la confusion de l'énonciation, le maelström des instances du récit donnent des textes d'une opacité qui rebute tout lecteur normalement constitué. Que veut faire Sami Tchak avec *Place des Fêtes* ? Atteindre le fond de l'ignominie ? On y est presque. Intimider le lecteur ? Celui-ci n'est plus à une violence près. Et Kossi Efoui avec *La Fabrique de cérémonies* ? N'écrire que pour ses pairs ? C'est une voie...

### **-une thématique du médiocre**

---

<sup>13</sup> Idem, pp. 223-224.

<sup>14</sup> S. Tchak, *Places des Fêtes*, Gallimard, Paris, 2001, p. 171.



Afropessimiste à souhait, la génération offshore, quand elle traite de l'Afrique –d'ailleurs son fonds de commerce–, ne voit et ne peint que du bas, de l'échec, du glauque et du scabreux. Comment rendre crédible cette avalanche de viol qui emporte les œuvres de ces auteurs ? Le motif est désormais devenu un passage obligé. Kangni Alem, Bélyala, Mabanckou, etc., tous y sacrifient ! Le nord Kivu n'est pas toute l'Afrique ! La condamnation légitime de l'utilisation du viol comme arme de guerre (une abomination) n'est pas la seule raison. Il faut ici relire Fanon : « Le nègre, lui, est fixé au génital ; ou du moins on l'y a fixé. (...) Le nègre représente le danger biologique. (...) Car le nègre n'est que biologique. Ce sont des bêtes. Ils vivent nus. Et Dieu seul sait...<sup>15</sup> »

Egalement figure obligée de cette thématique, le despote sanguinaire, cruel et ubuesque. Dont le personnage à d'ailleurs « été si exploité [pense Boris Diop] que cette critique de la tyrannie sent de plus en plus le procédé littéraire et tend à montrer ses limites<sup>16</sup> ». Pas si sûr... Avec la génération offshore, cette figure a encore de beaux jours devant elle.

Comment expliquer cette thématique de la bassesse, du scatologique ? Pourquoi cette absence quasi-totale de héros ? Voir apparaître dans ce courant une œuvre tels *Les bouts de bois de Dieu* est totalement improbable. Ce ne sont pourtant pas les modèles de tels personnages, de telles histoires, qui font défaut à l'Afrique, malgré ce qu'on ressasse. La geste de Thomas Sankara n'inspire donc personne !

Déterritorialisés, les écrivains offshore ont-ils adopté les préjugés sur les Noirs ? Il faut croire que oui !

Sans aller réveiller Freud, on peut reconnaître que depuis la nuit des temps, l'homme noir est de toute l'espèce humaine celui qui sait le mieux tirer dans les jambes de son frère. (...) J'en tiens pour preuve que nous sommes les meilleurs coureurs du monde, que ce soit au sprint, au demi-fond ou au marathon. A chaque olympiade, qui voit-on truster toutes les médailles ? Les Noirs. Et pourquoi courent-ils si vite ? Parce qu'ils ont peur que leurs frères leur tirent dans *les pattes*.<sup>17</sup>

---

<sup>15</sup> F. Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Seuil, Paris, 1952, p. 136.

<sup>16</sup> B. B. Diop, O. Tobner, F.-X. Verschave, *Nérophobie*, les arènes, Paris, 2005, p90.

<sup>17</sup> L. Bassong, *Comment immigrer en France en 20 leçons*, Max Milo Editions, Paris, 2006, p106. Nous soulignons.



Ce n'est pas Le Pen, Finkielkraut ou Sevrin qui parlent, mais Luc Bassong. Miano dans *L'intérieur de la nuit* est allée, pour sa part, revisiter le vieux cliché du nègre anthropophage ! La forme ultime de la haine de soi semble être de se voir à travers les yeux de qui vous méprise. C'est encore Fanon qui donne le mot de l'histoire : « le nègre inférieur va de l'insécurité humiliante à l'auto-accusation ressentie jusqu'au désespoir<sup>18</sup> ».

Ainsi, si le courant récolte moult lauriers en Occident c'est parce qu'il renvoie à la société prédatrice l'image qu'elle aime et entend propager du continent noir pillé.

Pourtant, pour des auteurs dont le fonds de commerce est la violence, le viol et le crime, le thème de la justice devait pouvoir trouver grâce à leur plume. Ce qui aurait été l'occasion de montrer l'originalité, la sagesse et les succès de l'Afrique qui, en puisant dans sa tradition juridique<sup>19</sup>, a pu se sortir de situation aussi complexe et piégée que l'Apartheid et le génocide du Rwanda. Mais là n'est pas leur inclination.

### III/ POUR QUEL PUBLIC ECRIVENT-ILS ?

La question « Pour qui écrivent les auteurs offshore ? » est grosse d'une autre interrogation : Pourquoi écrivent-ils ?

Si les Rougon-Macquart étaient l'occasion pour Zola de faire une radioscopie du régime mortifère de Napoléon III afin d'amener la société française à se modifier profondément, c'est parce qu'il croyait en une utilité sociale de la littérature. Les auteurs offshore ne croient pas en une fonction sociale de leur art. Leur littérature apparaît ainsi dégager de tout enjeu. Ils revendiquent pour leurs œuvres le règne de « la poésie et de l'imaginaire ». En fait, il faut entendre sous ces mots grandiloquents tout simplement et trivialement le cash. Membre à part entière du Marché mondialisé, la « nouvelle génération d'écrivains africains » à la poursuite du profit, fabrique des livres qui se vendent bien. Littérature commerciale, elle n'a cure de l'Afrique qui, chacun le sait, n'est pas un marché.

Comme tout produit manufacturé, les livres de la lignée offshore entrent dans une stratégie marketing des plus pointues. Le client au gros portefeuille pouvant acheter vingt livres par an à 20€ se trouve à Paris, New-York, Londres et Montréal. C'est là qu'il faut paraître ! C'est à lui qu'il faut plaire ! Ce que reconnaissait sans ambages Kourouma :

---

<sup>18</sup> F. Fanon, op. cit., p. 50.

<sup>19</sup> Lire F. K. Camara, *Pouvoir et justice dans la tradition des peuples noirs*, L'Harmattan, Paris, 2007.



« Quand on écrit, on s'adresse à des gens. Quand j'écrivais, je pensais aux lecteurs français, à vous autres d'abord. Ensuite à mes camarades africains qui lisent. Très peu lisent, parce que pour eux, l'instruction ce n'est pas la culture. (...) J'ai quand même privilégié le lecteur européen. »<sup>20</sup>

Ce choix étant fait, comment plaire à ce public ? La course aux prix littéraires est à ce prix. Il y a un horizon d'attente en Europe pour tout discours misérabiliste et catastrophique sur l'Afrique. Il s'agit littéralement d'un marché captif de plusieurs centaines de milliers de consommateurs, toutes langues confondues, prêt à entendre que le continent africain dans son agonie interminable à encore franchi un palier dans l'immonde. Le courant offshore a donc trouvé, dans l'écriture du chaos, un filon qu'il entend exploiter sans vergogne. Petite revue de textes...

**Kossi Efoui, *La fabrique de cérémonies* :**

« Se bousculant, tous ces pays se bousculant, se limitant, se taquinant jusqu'à la déflagration, jusqu'à ce que soit confondu l'arrogance des frontières minées (les poseurs de mines, autochtones distingués, pointant d'un rond rouge les mêmes tracés acrobatiques, bénissant la fatalité définitivement patronnée par Bismarck, par les archontes des nations, par les trônes et couronnes aujourd'hui dévalués, aujourd'hui curiosités des magazines gras), jusqu'à ce que les frontières explosent avec leur mélange de *Fleuves majestueux, torrents prestigieux, hauts sommets, Ô sols merveilleux*, de manganèse, d'uranium, de diamant, d'or, de pétrole, de phosphate, de savane, de steppe, de champs riches en fruits. Jusqu'à ce que se mélangent d'ex-limitrophes déboussolés, jusqu'à ce que les assises de la géographie en soient ébranlées, abolissant limites et superficies, circonscriptions, régions et sous-régions, tout cela soudainement annulé et soudainement anonyme, des territoires sortis un jour d'une carte étalée sur une table de conférences, à présent effacés par plusieurs coups de mines gommeuses... »<sup>21</sup>

---

<sup>20</sup> Interview avec Yves Chemla, « En attendant le vote des bêtes sauvages ou le donsomana » in *Notre Librairie*, N° 136 Jan.-Avr. 1999, p28.

<sup>21</sup> K. Efoui, *La fabrique de cérémonies*, Seuil, Paris, 2001, p. 63.



**Sami Tchak, *Place des Fêtes* :**

Ils ont commis des crimes, ils ont commis des crimes ! Et alors ? Les autres n'en ont peut-être pas commis ? Tu me parles de l'esclavage ou de la traite des Nègres. Tu crois que l'Afrique et les Noirs de là-bas, c'est du bon boulot qu'ils avaient fait en vendant leurs frères et leurs sœurs ? Tu crois que c'est moins criminel de vendre que d'acheter ? Tu crois, toi, vraiment, que les crimes de l'Histoire ça a épargné les blancs ? Tu crois que les Blancs, ils se sont fait des cadeaux entre eux ? Alors ? Mais alors ? Si ces gens se sont enulés entre eux sans pitié, pourquoi veux-tu qu'ils hésitent à enuler des peuples qui, au moment où ils les avaient découverts, étaient des bêtes ? Parce que, remarquez jusqu'à présent, quand on montre les Papous, ce n'est pas vraiment loin, entre nous, n'est-ce pas ? Les Blancs ont été plus forts, plus malins, plus intelligents que les autres, est-ce un crime ? Regarde toi-même : l'Amérique, tu dis que là-bas, les Noirs peuvent être mieux. Tu crois que les Amérindiens auraient construit cette Amérique-là ? ça, c'est l'œuvre des Blancs qui se sont servis des autres comme des instruments nécessaires en ce temps. L'Afrique du Sud, tu crois que des Noirs auraient bâti un pays comme ça ? Pourquoi les Zaïrois n'ont rien fait alors de leurs richesses, dis-moi, papa ? Parce que les blancs ne sont pas restés pour construire, c'est tout.<sup>22</sup>

**Léonora Miano, *Les contours du jour qui vient* :**

Lorsque tu t'es saisie de la dame-jeanne de pétrole que nous gardions pour allumer des lampes tempête au cours des trop nombreuses coupures d'électricité, la vieille Sésé s'est approchée. Elle a retenu ton bras. Tous, ils t'avaient vue me garnir les oreilles, les narines et le sexe de papier journal, afin que le feu prenne plus vite. Mes bras étaient attachés à la tête du lit. Tu m'avais sanglé les jambes après les avoir écartées. J'étais nue et ma peau portait encore les marques laissées par les bambous. Des chéloïdes se formaient à peine sur mon dos déchiré. Sésé s'est approchée, alors que tous retenaient leur souffle, s'apprêtant à détalier aussitôt que tu m'aurais enflammée. On ne savait jamais, si les flammes venaient à les toucher... Elle t'a parlé de sa voix rauque aux accents traînants: Ne fais pas cela. Tu dois te débarrasser d'elle, mais ne la tue pas. L'essence des démons n'est pas charnelle. Il ne suffit pas que tu brûles son corps pour lui ôter tout pouvoir. Si tu te contentes de cela, cette force ne la quittera que pour s'emparer d'un de nous...Tu dois la chasser. Je viendrai ensuite purifier ta maison. Elle ne pourra plus jamais y pénétrer.<sup>23</sup>

L'on ne peut qu'approuver B. Diop quand il analyse que la « situation de l'écrivain africain est sans doute unique au monde : il écrit non pas pour s'adresser à son peuple mais pour en être l'intercesseur auprès du conquérant. Cela pourrait expliquer certaines caractéristiques d'une littérature qui (...) [voit] dans le lecteur non pas un complice mais l'Autre, pour ne pas

<sup>22</sup> S. Tchak, op. cit., p. 254.

<sup>23</sup> L. Miano, *Les contours du jour qui vient*, Plon, Paris, 2006.



dire l'ennemi.<sup>24</sup> » On peut seulement ajouter que pour les auteurs offshore, l'ennemi n'est plus l'Occident qu'on flagorne mais les Africains qu'on insulte à longueur de texte.

Et c'est à ce niveau que se trouve le caractère nocif de ces œuvres, du fait de leur positionnement sur l'échiquier politique comme forces réactionnaires. Quand Kourouma dit qu'il a élu « le lecteur français », il ne croit tout de même pas parler des intermittents du spectacle de l'Opéra Garnier, ou de l'institutrice en ZEP dans les quartiers du nord de Marseille, encore moins des pêcheurs du Morbihan. L'horizon d'attente dont il s'agit est celle de l'*Establishment* détentrice du capital –économique et médiatique–, propriétaire de la Fnac et effectivement capable de décerner le Renaudot ou le Goncourt. Celle-là même qui a empêché le couronnement de l'ouvrage de Serge Bilé, *Noirs dans les camps nazis* au prix Essai France Télévisions.

Boni, Tchak, Kwahulé et les autres sont les troubadours des seigneurs d'une nouvelle féodalité asservissant l'ensemble de la planète<sup>25</sup>. Le « Profitariat<sup>26</sup> », cette nouvelle classe issue de la mondialisation du capital financier est objectivement le public de la génération offshore. Que ses auteurs en aient conscience ou non. Cette classe, dont les membres sont sans foi ni loi ni lieu et ont pour seul but le profit, trouve dans les œuvres dont il est ici question matière pour deux desseins.

D'une part délégitimer les luttes sociales en Occident. Par l'exemple de l'Afrique qui vit dans un obscur chaos avec pour corollaires mort de l'Etat, guerres à la sauvagerie primitive, barbarie généralisée, indigence sans fond –ce que peignent effectivement Mabanckou et Cie– et où les souffrances sont bien réelles, le « profitaire » disqualifie les misères insignifiantes – chômage, érosion des droits, etc.– dont se plaint le citoyen occidental.

« Très intéressant le Goncourt des lycéens. Il pourrait bien nous ouvrir les yeux. Toute la France fait semblant de pleurer sur les effets de la mondialisation. (...) Parfois, cela tourne au cynisme pur et simple. Si vous en doutez, lisez le roman<sup>27</sup> de Leonora Miano. (...) Mais soudain quand on achève la lecture, certaines de nos pleurnicheries sont carrément indécentes. »<sup>28</sup>

---

<sup>24</sup> B. B. Diop et alii, op. cit., p. 95, note 1.

<sup>25</sup> Lire J. Ziegler, op. cit.

<sup>26</sup> Voir notre article à paraître : « Aristide Saccard, the rise of the Profitariat in Zola's *L'Argent* »

<sup>27</sup> *Les contours du jour qui vient*, op. cit.

<sup>28</sup> G. Martin-Chauffier, « Pleurs au pays bien-aimé », *Paris Match* du 02 août 2007.



Lire : si vous êtes exploités, vos droits bafoués et vos suffrages sans valeur, ne vous plaignez pas car d'autres sont plus mal logés et envient vos places !

D'autre part, prôner et mettre en œuvre une recolonisation de l'Afrique, en passant par pertes et profit la Traite européenne et l'esclavage. Puisqu'il n'y a plus d'Etat là-bas, qu'ils se massacrent sans répit et violent absolument les droits de l'homme, il y a un devoir d'ingérence à exercer pour sauver les populations sans défense. Il est impératif pour les Africains d'entendre l'avertissement d'Odile Tobner :

« Dans une tribune parue dans *Le Monde*, le 22 mai 2003, l'ancien ministre des Affaires étrangères<sup>29</sup> a ainsi estimé qu'il " faudrait actualiser, rendre légitimes les formes modernes de protection ou de tutelle sous mandat du Conseil de sécurité réformé." » Commentaire de Smith : « Ce serait là, en effet, une précaution élémentaire contre la " négrologie ". Car, quelle que soit la limitation de souveraineté qui sera imposée aux " Etats ratés " [*failed states*] en Afrique, le risque est grand d'y réveiller les fantômes du passé... »

Que veut dire ce galimatias ? (...) Tentons une explication de texte. Il s'agit, c'est sûr, pour le bien des Africains, de reconduire la domination de l'Afrique, « limitation de souveraineté » étant le nouvel euphémisme, après la « pacification » coloniale et le « salut » par l'esclavage, apportés par les Européens. »<sup>30</sup>

A ce titre, les auteurs du courant littéraire offshore apparaissent bel et bien comme des mercenaires du « profitariat » dans ce que Jean Ziegler a nommé « la guerre mondiale contre les pauvres ».

## CONCLUSION

Que conclure ? D'abord que cette littérature « on pourrait l'appeler littérature *concertante* en ce qu'elle fait chorus sur les clichés du moment et se porte à grand bruit sur le devant de la scène culturelle. Elle trouve dans ce bruit le seul gage de sa valeur car sa recherche est celle du « scandale », mais il s'agit d'un scandale calibré selon le goût du jour, « surfant » sur le goût que le jour peut avoir, par exemple, pour les jeux du sexe, du spectacle ou du cynisme.

---

<sup>29</sup> Hubert Védrine.

<sup>30</sup> B. Diop et alii, op. cit., p36.



Elle fraie avec les slogans publicitaires et les formules pseudo-culturelles. C'est aussi une littérature consentante car elle *consent* à l'état du monde, qu'elle résume à la loi du marché et qu'elle exploite à son profit : elle sait ce qui *va marcher*, susciter les articles et les émissions radiotélévisées. (...) Nul doute que cette littérature *traduise* quelque chose de l'état social, mais elle ne le *pense* pas. Elle n'a de vertu sociologique que symptomatique, et ne vaut, à ce titre, pas plus que n'importe quelle autre conduite sociale momentanée<sup>31</sup> ». Puis, que tout cela est bien triste ! Des personnalités riches mais au psychisme saccagé écrivent contre les leurs de méchants livres qui font prospérer et ricaner les malfaisants. Juste pour engraisser des comptes en banques. Et seuls les noirs africains semblent dans ce cas. Les œuvres de Leïla Sebbar, d'Aki Shimazaki et de Dai Sijie, qui ont choisis de s'exprimer dans une culture autre, ne comportent pas cette dévalorisation de la culture d'origine. Certains disent que le critique ne doit pas s'indigner, encore moins juger. Ce qui est le contraire même de l'étymologie du terme, en outre, *un homme qui crie n'est pas un ours qui danse*. Enfin, qu'il convient ici d'entendre la voix de T. Sankara du haut de la tribune des Nations Unis : « Il est urgent que nos travailleurs de la plume apprennent qu'il n'y a pas d'écriture innocente. En ces temps de tempêtes, nous ne pouvons laisser à nos seuls ennemis d'hier et d'aujourd'hui le monopole de la pensée, de l'imagination et de la créativité<sup>32</sup>. » Et à ce titre, tenir toute cette littérature nulle et non advenue pour ce qu'elle est : une impasse.

## BIBLIOGRAPHIE

- Auzas (Noémie), *Tierno Monémbo, une écriture de l'instable*, L'Harmattan, Paris, 2004.  
Bassong (Luc), *Comment immigrer en France en 20 leçons*, Max Milo Editions, Paris, 2006.  
Calvet (Louis Jean), *Linguistique et colonialisme*, PBP, Paris, 1974.  
Camara (Fatou Kiné), *Pouvoir et justice dans la tradition des peuples noirs*, L'Harmattan, Paris, 2007.  
Canclini (Nestor), « Gourmets intellectuels : jouir du patrimoine des autres » in *Esthétique et recyclage culturel*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 2004, pp33-44.

---

<sup>31</sup> D. Viart, D. Vercier, *La littérature française au présent*, Bordas, Paris, 2005, p. 9.

<sup>32</sup> Cité par Bruno Jaffré, « Thomas Sankara ou la dignité de l'Afrique », *Le Monde diplomatique*, oct. 2007, p. 13.



- Chemla (Yves), « En attendant le vote des bêtes sauvages ou le donsomana » in *Notre Librairie*, N° 136 Jan.-Avr. 1999, pp26-29.
- Diop (Boubacar Boris), Tobner (Odile), Verschave (François-Xavier), *Négrophobie*, les arènes, Paris, 2005, p90.
- Diop (Papa Samba), “Littérature francophone subsaharienne : une nouvelle génération ?”, *Notre Librairie*, N° 146, Oct.-Déc. 2001, p12-17.
- Efoui (Kossi), *La fabrique de cérémonies*, Seuil, Paris, 2001.
- Fanon (Frantz), *Peau noire, masques blancs*, Seuil, Paris, 1952.
- Martin-Chauffier (Gilles), « Pleurs au pays bien-aimé », *Paris Match*, 02 août 2007.
- Miano (Léonora), *Les contours du jour qui vient*, Plon, Paris, 2006.
- Smith (Stephen), *Négrologie*, Calmann-Lévy, Paris, 2003.
- Tchak (Sami), *Places des Fêtes*, Gallimard, Paris, 2001.
- Viart (Dominique), Vercier (Bruno), *La littérature française au présent*, Bordas, Paris, 2005.
- Waberi (Abdourahman), “Les enfants de la postcolonie, esquisse d’une nouvelle génération d’écrivains francophone d’Afrique noire”, *Notre Librairie*, N° 135, Sept.-Déc. 1998, pp8-15.
- Ziegler (Jean), *Les nouveaux maîtres du monde*, Fayard, Paris, 2002.